Document généré le 26 avr. 2024 16:21

Québec français

Nicole Houde
Un cri qui vient de loin

Yvon Paré

Numéro 68, décembre 1987

URI : https://id.erudit.org/iderudit/45083ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Paré, Y. (1987). Nicole Houde : un cri qui vient de loin. *Québec français*, (68), 82–84.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Nicole Houde

UN CRI QUI VIENT DE LOIN

Photo Karl Tremblay

yvon paré

« Je porte en moi l'amour des femmes comme on porte un enfant [1] ».

Voilà la phrase clef de *la Malentendue* et peut-être bien de *la Maison du Remous* de Nicole Houde. Rage, violence, tentative désespérée d'être constituent la matière de ces deux œuvres. Deux temps d'une même écriture, deux points de vue narratifs, un « je » qui fait contrepoids au « elle », une écriture tout axée sur ce cri cousu dans la gorge de la femme.

Le temps historique

Chez Nicole Houde, la femme échappe au temps historique, les gestes, les mots sont décidés hors de son corps et de sa volonté. La femme endosse les gestes de la mère ou de la grand-mère, comme on passe une camisole de force. Les femmes sont attachées, sacrifiées, condamnées par la norme à être un ventre. Plus, ces femmes venues du fond du temps se bousculent à la porte. Elles ne sont jamais une mais lieu et corps où toutes les femmes de la famille présente et passée veulent exister. Quels portraits insolites et troublants surgissent alors sous les mots de Nicole Houde ! Les êtres se défont, s'effilochent dans un effort désespéré pour posséder et leur corps et leur esprit et leurs mots. « *Remplacer, toujours*

remplacer ; la femme qui rit grossit dans la tête de Laetitia, elle pointe un mot inscrit sur ses cheveux, sur son visage, sur ses jambes, toujours, le corps de la femme qui rit ne cesse de montrer le même mot[2]. »

On a parlé de roman pour *la Malentendue*. Il faudrait peut-être parler de récit poétique. « *C'est ce parcours impudent que je relaterai, tel qu'il s'est donné à mon reste d'être tandis que la névrose m'installait en terrain vague ; un temps hurlant, une mémoire défoncée, père, mère, enfants, mari s'y pressent, gros de moi et d'une disjonction d'avec son corps ; femme bannie, défendue, elle emplit cette crevasse qui m'existe*[3]. »

La narratrice s'impose comme le personnage dominant du récit mais il ne prend force et consistance qu'en regard de la mère et des autres femmes. Cette mère au corps abstrait, cette porteuse de cris, de morts et de maladies devient objet de convoitise, comme le père aux mains pétrisseuses et folles de rires.

Le récit prend son sens dans la transgression. À la mort du père, le « parcours impudent » débute. La narratrice reprend les gestes du père. L'alcool, la maternité. Il faut colmater les trous de la famille, ces trois enfants morts à la naissance, ces fils qui refusent de « reprendre le corps rocailleux » du père. Substitution au père pour cerner la mère, pour effacer le temps et redessiner l'histoire, bousculer la mort, changer l'absence et la fuite en présence et en rires. L'entreprise devient vite suicidaire. La folie, la peur, les hallucinations bousculent la narratrice. Il faut se défendre de son corps, de ses propres gestes : « *Soulagée, je reviens à mon lit, je m'étends. Et la peur se remontre le nez. Pendant que je suis allée vérifier, peut-être les ai-je étranglés, peut-être leur ai-je tranché la gorge. J'ai peur. Je me relève, refaire le tour des lits, être certaine que je n'ai tué personne. Pencher de nouveau la tête sur celle de Janis, elle respire. Mélanie, oui, tu respires. Remonter dans la chambre de Frédéric, est-ce que tu respires, mon grand ?*[4] »

La narratrice plonge dans le plus difficile de cette « mémoire défoncée ». Il faut éventrer le cri, découvrir les mots et les aligner comme des briques pour dresser un mur droit et solide. Cette quête ne prend sens que par l'écriture. Les mots pour se particulariser et se singulariser. Un véritable exorcisme. Les mains collées à la souffrance et aux hurlements pour faire surgir les mots. Comment réunir le père et la mère, ses sœurs et ses frères dispersés, sinon par l'écriture ?

L'incantation se fait sur le corps de chaque personnage. Véritable chemin de croix, calvaire où le poids de tous les mots et de tous les cris écrase. Père, mère, enfants, mari, sœurs et frères. Les stations sont hantées. Nicole Houde fouille un monde qui sera la préface de *la Maison du Remous*.

Ses personnages sont des poupées russes qui glissent l'une dans l'autre. La femme s'aliène, se défait, se continue en étant plusieurs femmes. Le « je » glisse dans le « nous », l'individualité est niée et écrasée. Tout l'effort de l'auteure, dans *la Malentendue*, est de reconstituer ce « je » éparpillé dans l'arène familiale.

La Maison du Remous mène ces glissements à la limite extrême. Le temps devient cercle, les hommes sont un seul personnage qui a à la fois le visage du père, du mari ou du frère.

Dans ce deuxième roman, Laetitia patauge dans le noir absolu, se noie dans le négatif d'une photographie. Son univers

est la copie carbone du monde, le lieu de l'informe, de la stagnation et de l'instable. Ce monde cache l'histoire, la vie des faiseuses d'enfants et de ces femmes qui meurent en donnant la vie. Là, les mots éclatent, explosent et prennent toutes les directions.

Par opposition, le monde de l'homme garde toute la lumière, les formes et le mouvement. La photographie resplendit de toute sa lumière à l'extérieur. La lumière devient sensualité et sexualité. Le corps de Laetitia est lumineux quand elle s'échappe vers le Saguenay. Elle existe. De même, dans sa fuite sur les Monts Valins, elle rencontre cet orignal hybride, à la fois mâle et femme, dans une clairière, ce cercle de lumière. « *Elle a enlevé sa robe. Autour de son cou, un collier de coquillage et une robe rouge. Elle ouvre les yeux. Elle regarde la rivière en y enfonçant ses cuisses, cela n'est pas un rêve, c'est une clarté qui se met à exister en elle. La gorge de Laetitia se serre. La clarté s'est répandue dans ses jambes, ses bras, sa poitrine, et Laetitia l'a suivie, en palpant ses jambes, ses bras, sa poitrine*[5]. »

La Maison du Remous est un roman où l'on passe brusquement du côté le plus noir à la lumière la plus vive. L'immobilité ou l'inertie des objets de la cuisine se bute aux glissements de la rivière. La lumière lutte avec le noir, la nuit se répand sur le jour. Un roman à bascule où l'on glisse dans des gestes, des situations qui s'inversent et se défont. Tout y est possible ! Des êtres arrivent, des êtres disparaissent, les mots engendrent des cris et des gestes dans une violence souvent intolérable.

Quatre générations de femmes se croisent, se bousculent dans ce roman. Laetitia porte en elle la folie de sa grand-mère, le cri de sa mère et de ses filles. La narratrice de *la Malentendue* fait de même en dérobant le corps de sa mère et en tentant de donner un fils au père. Il y a substitution, usurpation dans les deux romans.

Les deux œuvres de Nicole Houde virevoltent autour de la mère. C'est l'axe. La mère omniprésente et détestée, la mère hantée, le cri, la mère « strappe », la mère noire, la mère sans corps.

Le renversement

Le récit poétique, le « je » s'inverse dans *la Maison du Remous* et devient « elle ». Mais, si le point de vue narratif s'inverse, plusieurs personnages passent d'un roman à l'autre : la mère, l'enfant dissident et, hors des normes, le père qui meurt dans un fossé dans les deux cas.

Plus, les deux romans sont avant tout une tentative de possession des mots et du langage. Avoir les mots, posséder les mots, trouver le mot juste, c'est exister. Et comment dompter les mots sauvages ? Comment passer le licou à ces mots qui sont toujours en ébullition et qui ont toutes les significations... Comment retourner les mots et leur donner un sens vrai ?

Chant poétique de *la Malentendue* ? L'écriture est comme un papillon obsédé par les mots et les phrases qui se consument dans la flamme. Un blues. Une phrase hallucinante avec en filigrane un leitmotiv sans cesse repris et développé. « *J'écartille mes cuisses, un cri grimpe entre elles, il se mouille de souvenirs de la vie, il se mouille d'avant. Je porte en moi l'amour des femmes comme on porte un enfant, la vie passe son temps dans le ventre des femmes, je porte en moi l'amour de la vie comme on porte un enfant*[6]. »

Cette phrase répétitive revient à la surface, passe d'une page à l'autre. Les phrases glissent les unes dans les autres et finissent par constituer un « placenta ». Une phrase souvent désarticulée, hachée et qui louvoie entre le cri et la poésie pure, qui se niche à la limite du tolérable et à la frontière de l'acceptable. Là où le mot devient hurlement.

Avec *la Maison du Remous*, le récit est plus classique, même si le roman est gothique, baroque et qu'il pulvérise toutes les tentatives d'encerclement. C'est un lieu où les forces brutes se neutralisent et se bousculent. Le roman a une densité peu fréquente dans la littérature québécoise. Un climat, un mouvement, une richesse que peu d'écrivains ont maîtrisés dans ce pays où un non devient un oui en temps de referendum. Des moments exceptionnels ? À lire absolument la mort de Marie.

Tout le travail de la romancière consiste à redonner un sens vrai aux mots, à les replacer en plein soleil, à placer les mots et à exister dans la lumière.

C'est l'effort surhumain de la narratrice de *la Malentendue* et celui de Ghislaine dans *la Maison du Remous* qui parvient à être spectatrice par l'écriture. L'écrit devient la seule façon d'échapper aux autres, aux corps des autres et aux gestes décidés hors de soi. Et comment interpréter le geste ultime de Laetitia ? Elle se donne un prénom en écrivant Louise. Quel magnifique geste d'appropriation que celui-là ! Elle se baptise et entre dans un univers autre. Seule l'écriture a ce pouvoir.

Nicole Houde a donné deux œuvres fortes où l'écrivaine se livre dans sa totalité et où l'affirmation est le sens même de l'acte d'écrire. Elle scrute la femme, son miroir, son enfant, son double, sa mère et sa pareille, toutes les femmes que les millénaires ont enfermées dans l'ombre du mâle. Dans les deux parutions, elle relève cette ombre et la fait vivre. Elle redonne un corps, des gestes, des mots à la femme et s'approprie son ombre, ses fantasmes, ses peurs, ses cris, sa sexualité et ses obsessions. Deux livres éprouvants et dérangeants. Deux œuvres importantes et essentielles. Des œuvres marquantes. Nous sommes loin des dentelles de la mode. Une prise de possession du réel et de soi par le langage. C'est douloureux, insupportable par moments mais subjuguant. Que dire de la qualité d'écriture de cette écrivaine ? Sans doute, le Québec n'a pas vu surgir œuvre semblable depuis *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais.

Notes

1. *La Malentendue*, Montréal, la Pleine lune, 1983, p. 25.
2. *La Maison du Remous*, la Pleine lune, 1986, p. 26.
3. *La Malentendue*, p. 12.
4. *La Maison du Remous*, p. 42.
5. *La Maison du Remous*, p. 15.
6. *La Malentendue*, p. 51.